





Éditions Isola 2023





Aymeric Hainaux

poésie 
N°2

AIME

ou



AIMÉ



Aime ou aimé

À sa respiration une ligne se forme
Sur sa chemise bleue, de la hanche à l'épaule.
Son visage se tourne, s'appuyant contre l'orme,
Et le tissu se grise comme les chatons du saule.

Matin après matin :
Le chant du feuillage.

Vu par ses yeux :
Un cheval qui nage.

L'ensemble des oiseaux
Éclaire le ciel,
Et un feu de bois sec
Le bord du rivage.

2020

Le souffle de la vache crée un
beau nuage de vapeur. Il
est en soulèvement toujours
plus loin. Son voyage est-il
utile ? L'animal avance dans la paille et sait
que sa nuit sera douce. C'est
l'utile.

2018

J'ai touché cette fleur rose qui était sèche,
Trouvée là par hasard dans une maison fraîche.
Mes doigts l'ont transformée soudainement en poudre.

Tout, vraiment, sur cette terre est de grande importance.
Tout, en tout temps, renferme une infinie puissance.

Un repas, la couleur, un champignon, la foudre.
Cette neige de pétales d'un coup m'a projeté
Sur la beauté du monde et sur l'inexprimé ;
La roche usée par l'eau que l'on ne voit pas sourdre.

2020

Poussée par la transformation du monde
Au loin nous apparaît l'ombre d'une ronde,
En boule, les premières mésanges du matin
Vêtues de plumes, d'herbe et de foin.
Nous voyons le cercle d'oiseaux de passage
Au chant heureux pétri dans les feuillages,
Cette adhésion au réel fait passer
La preuve de la vie, les restes du passé,
Le monde se renouvelle
D'une vitalité nommant le réel.

2019

Dans la joie, je porte encore sur le dos
L'odeur du froid, du lac et des roseaux.
Il me semble juste de dire que tout
Ce qui repose naturellement sur
L'écorce terrestre est vivant, partout.
Si l'homme est vivant, le plancton, le bois...
Alors la pierre est vivante, c'est sûr.
Pourquoi ne le serait-elle pas ?
Ensuite tous nos regards prennent soin du monde,
Attentifs aux événements cachés
De la lumière, des oiseaux, de l'onde,
Aux lentes formes anciennes et au sacré.
Lorsque le jour de la nuit surviendra,
Un trou dans la vie s'ouvrira.
C'est une chance d'être en mouvement
Nos cœurs sont libres, désobéissants,
Regonflés pour avoir répondu au monde
Chaque jour dans le tissu de nos peaux,
En un souffle qui jamais ne retombe
Mais construit le vent aux ailes des oiseaux.

2020

Je regarde l'Angélus de Millet,
J'ai toujours été attristé par ce tableau
Un monde révolu,
Ce vieux monde paysan chrétien.
Chaque pays donne à ses habitants les outils nécessaires
Pour communiquer avec la source de la vie.
Dans l'Angélus, la terre est Dieu, Dieu est la terre,
La travailler c'est l'aimer.
Elle nous le rend.
Je pense à ce lien spirituel révolutionnaire qui lie L'homme à la
terre.
Le chef-d'œuvre de Millet nous montre des gens
En accord avec le réel,
Faisant partie d'un tout
Cosmique,
Social,
Humain.
Leurs actions de chaque jour allient le sacré et la matière.
Leur prière comme un rituel,
Un témoignage d'amour quotidien
Par leurs mains,
Pour la terre,
Pour les fruits à venir.
Il me semble que ce que l'on a fait du christianisme
A échoué quelque part,
S'étant engouffré dans des chemins
Qui l'ont amené à s'accommoder
Aux lois du monde moderne,
Servir deux maîtres à la fois.
Dans cet essorage une opposition s'est créée :
L'essence pure, la foi, le simple, a coulé
Et n'a été récupéré que dans quelques bassines
Traînant ça et là.

Le gros, la religion, le facile,
S'est retrouvé dans nos mains bien fermées.
Il est devenu la peau, la chair, le noyau,
Puis l'ennemi de la foi,
Le facile, l'antithèse du simple,
Bannissant du rituel
La poésie,
Le lien au cosmos,
Le lien à la source de la vie.
Je veux encore trouver ma nourriture
Ne pas délaïsser la prière
Car sans cette présence au monde
Je me retrouverais
Petit à petit
Avec une faille.

2020

Je coupe les fruits en deux,
L'orange en deux parties
Et le citron aussi.

Je vois mes mains
je suis heureux,
Dehors on casse les branchages.

Mais rien ne bouge chez les insectes
Bien qu'en silence ils me détectent,

Vers l'eau vive de la Drôme
Tenant les fruits dans ma paume.

Je mange,
Le jus coule sur mes joues,
Le sucre sur ma moustache.

Je songe,
Aux histoires de nos loups,
À leur mort par la hache.

2018

Le soleil frappe une fleur jaune,
soleil de l'herbe.
À cette fleur succède un fruit
d'une infime délicatesse :
une boule plumeuse chargée de flocons de verre
plus légers que le vent.

2020

À l'instant où la lumière du matin
Touche le sommet de la montagne,
À cet instant même
Le vert déploie toutes les nuances qu'il peut créer,
Du vert-jaune au vert-noir.
Le chant, le chant, le chant des mésanges
Colossal
Est à la lisière.
Mes pieds nus dans des sabots,
La rosée, par les herbes caressantes
Se glisse à l'intérieur ;
Quelque chose de rustre et de délicat pour dire bonjour.

J'aimerais être pleinement heureux,
Je crois que je le suis,
Mais il m'est impossible.

2020

Pour saisir l'univers

Un nuage de vapeur
se soulève entre deux montagnes.

Cette eau
qui est tombée en flocons
et qui maintenant s'évapore
retombera.

Elle viendra nourrir une fleur,
montera dans son cœur,
deviendra du sucre,
puis sera transportée
par un bourdon.

Tu vois cette goutte ?
Un jour elle a éteint un feu.

2020

Tu es une fleur, un oiseau
À cette heure de la matinée,
Là, dans le fond des plantes
Où les branches sèches
Vont brûler bientôt,
Tu y construis un feu
Pour nous réchauffer
Et pouvoir remplacer
La douleur de nous deux.
Peut la vitalité
Changer l'acte d'aimer
En un acte de vie,
D'imprudence et d'envies,
Un éblouissement,
Une puissance,
On écrira sur une stèle :
« Faire durer les choses belles ».

2020

Sous le ciel infiniment bleu
Vient la nuit infiniment vide.
Sur la montagne toujours dans l'ombre
Viennent les brûlantes étoiles.
Un autre bleu se pose,
Une autre image des hêtres résiste.
J'ai accepté les cicatrices sans hésitation
Pour courir sur les feuilles, affamé de soleil.
Pour quelques heures je suis habitant
De cette hêtraie
Traversée,
J'en porte la couleur
Et je comprends alors que le calme étendu
Est un feu inéteint.
Là, de petites coulures sur les feuilles givrées
Forment au fil des heures
Des deltas qui en croisent les nervures.
Sous mes pieds le tapis matelassé,
Typique des forêts de hêtres,
Appelle une fleur d'amour créée.

2021

Sur la terrasse
elle a beau allumer des bougies,
il fait sombre.
Nous arrivons
les yeux comme des phares,
elle peut voir enfin
les fruits étalés au sol dans l'après-midi.

2021

La chevêchette, la plus jolie des oiseaux.

2021

Jeunesse étrangère,
J'ai beau fermer les yeux
Ce n'est pas moi
Même si je me vois
Comme un poisson volant
Avant ma naissance.
Les images se balancent,
Ce sont bien mes parents
Mais ce n'est pas moi
Même si je me vois plonger
À l'intérieur du passé
Et enfin aboutir
À l'extérieur du présent.
Seul dans un champ,
Le vent, tout serré,
Géné par le froid qu'il transporte
Dispose sur les herbes
Du sel presque bleu,
Poudreux comme du talc, et là,
Là je vois mon père
Souriant, heureux.

2021

La fleur d'hiver
lentement se penche.
Se couchent sur la terre
les feuilles et les branches.

2021

Ce soir, une forme noire
Noire plus noire que le noir

Sort sans bruit
De la forêt vers la prairie,

Je la regarde s'éloigner
Sans attendre autre chose.

Je la vois se retourner,
Je la sens essoufflée.

D'un pas je suis dehors
Vacillant sous l'or

Du clair de lune
De la beauté nocturne.

Encore la forme sombre
Statique dans l'ombre

Souffle vers moi
Et s'allonge là.

Dans mon cheminement
Pieds nus à travers champs

Mes yeux la perdent
Dans les hautes herbes,

Là où elle était ;
D'immenses graminées,

Des plantes d'eau
Dans les roseaux

Un oiseau boit
Tout petit devant moi,

Le son de la nuit spacieuse
Lui donne l'allure gracieuse

D'un roi ou d'une reine
Assoiffés par trop de peine,

Vidés de l'eau de leurs corps
Pour avoir trop pleuré la mort

D'un autre roi ou d'une autre reine
Mais tout de même

Son cou se tourne,
Son plumage s'ouvre

Sur la surface de l'étang
S'étend une poussière argent

Dont l'auréole grandit
Et touche mes chevilles.

L'oiseau avance dans la poudre
J'ai peur et je me couvre.

Le bruit de ses pattes coupant
Par saccades l'eau de l'étang

Deviens un rythme, une musique
Exigeante, pure, mélodique.

Les yeux fermés, l'esprit grand ouvert
J'attends, absorbé, que se libère

Un cri qui soulage
Se charge

D'algues et de plantes.

L'animal comme un symbole
Cesse tout mouvement puis s'envole.

C'est une peinture de Goya.
Moi je ne bouge d'un iota.

Seul, les pieds dans l'eau.
Au loin l'oiseau

Transforme le ciel en partition,
Aux faibles variations

D'une musique spontanée
Acceptant la nervosité

Du geste de l'aile
Qui sable le ciel.

Maintenant où vas-tu ?
Si rapidement où voles-tu ?

Souviens-toi de la Drôme,
L'obsession des genévriers,
Leur puissance qui embaume
Quand ils viennent à brûler.

2018

Les portes sont fermées sauf une,
Je la pousse de toute sa longueur,
Deux femmes sont là,
Elles me donnent rendez-vous demain vers un pont,
C'est le pont de la rivière sans source,
Petit je m'y suis noyé,
On m'a sauvé, couché, allongé sur le limon
Et aujourd'hui
L'empreinte de mon corps d'enfant
Y est toujours visible.
Je jure sur le soleil
De m'étendre là, bientôt,
Ici même
Les difficultés cesseront d'augmenter.

2020

Un oiseau est né,
Les pivoinés, énormément lourdes d'une vie impossible à
Contenir, dans l'ombre se soutiennent l'une l'autre.
Moi je colle mon oreille sur la terre,
J'entends la vibration sourde que la chaleur produit dans le sol.
Toi aussi tu es là, la moitié de ton visage dans les feuilles,
L'allée des peupliers l'été,
L'immense soleil comme une orange,
Le monde lumineux, rouge,
Les grillons dans l'herbe ardente,
C'est le bonheur de vivre.
L'homme est maintenant assis en face de la ville.
Il n'y entrera pas.
Son désir de la contourner grandit.
Je crois, je crois, je crois,
À la vertu du vent,
À la vérité d'une nuit de juin,
À la beauté, colonne vertébrale de notre vie.

2021

De ma fenêtre la montagne.
Une grande construction d'arbres, de pierres,
L'explosion de l'irrationnel.
À son pied trois petits ânes
Au regard triste dans la lumière
Inaltérable, ce sont des femelles.
Au bord du ruisseau
Je ramasse des branches,
Je plonge mes mains dans l'eau
Sur une courte distance,
C'est la fin de l'automne
Il n'y a plus de chant,
Et en secret frissonne
La dernière fleur des champs.
Je sais l'amour est là
Esprit frappeur délicat,
Je le sens qui me touche
Le goût du sang dans ma bouche,
Je ne saisis rien
Pas même un petit fruit
Au détour du chemin
Où un jour tu m'offris.

2020

Au-dessus de l'espace

Même la nuit mon cœur m'avertit

Oui

Au plus profond de la nuit.

Le cri de la chouette se pose sur mon cœur.

Tu seras la main tenant le pinceau,

Le sucre de la fleur,

Le mouvement circulaire de l'eau.

Délivre-moi de la peur,

Allège le fardeau.

Ma pensée s'en va, là, maintenant

Dans l'eau de la Drôme, et mon cœur en dedans.

On dit que la terre est sens dessus-dessous,

Mais j'ai vu ici des groupes d'hommes et d'enfants

Prier continuellement pour que le monde soit doux.

C'est une folie de sacrifier son être pour la paix.

Mais ces gens ne sont-ils pas de public intérêt ?

Que serait le monde s'ils n'étaient pas là ?

Leur douleur lui évite de s'écrouler.

Je vois mes bras sur le bois.

Vie, que t'ai-je demandé ?

De raisonner correctement,

De veiller sur une grenouille petite comme une dent,

Que tu as vue marcher au début de l'automne.

Oui

Le feu extérieur se rapproche et donne

l'impression d'une sonorité.

Tu viendras seule un matin

Tu auras du temps pour lire

De l'espace pour rire.

En bas c'est la cave et l'odeur des pommes.

Tu te réjouis de cette descente clandestine.

Tu sais bien lire mon cœur d'homme
Mais toujours le travail te chagrine,
Ton souffle est en relation avec la vie,
C'est souvent par le souffle que se prononce une étape,
On ne le commande pas, le souffle de l'esprit,
À qui tu le sais rien n'échappe.
Respiration, guérison, sans tambour ni trompette.
Ystère,
Onnaissance,
Anifeste,
Erfection,
Iberté,
Tu seras cette femme qui, au lever du soleil,
est attentive aux bruits du matin ;
les renards quittant les champs pour les bois,
les oiseaux de nuit se couchant épuisés,
et les oiseaux de jour heureux de vivre.
Tu découvriras le froid de l'eau
en plongeant dans le bassin tes mains.
Rapporte ce que tu vois
Écris-le
Crois ton cœur
Que signifierait alors la vie de milliards d'êtres
dont la fin ne serait que la mort ?
Ça n'aurait pas de sens
Tu cherches partout à discerner l'empreinte
de la source de la vie,
son action dans l'univers
comme la tendresse que tu ressens
à la vue d'un âne,
au tremblement des cerises,
toutes ces choses,
ces instants de grâce qui te sont offerts.

À genoux sur le sable,
Cet élément libre garde la trace de mon corps.
Le poids du fardeau s'en est allé avec la pluie,
Mais je sens son retour possible
Au moindre affaissement du cœur ou de l'esprit.
De l'eau, il faut de l'eau.
Pour que les hortensias gonflent dans les jardins,
Pour que l'herbe des champs soit forte,
Pour que nos yeux puissent s'ouvrir enfin,
Pour que les bêtes sortent,
Pour que vienne le plantain,
Et le frotter sur ma plaie,
Fin.

2020

Le vent

Toi le vent dans les arbres
Tu nous donnes la joie du cœur
Souffle, souffle !

Vent des plaines, vent des près
C'est en nous que l'on sent
Ton petit travail secret.

2014

Une lumière de ciel sur la terre,
à la surface de l'étang une brume haute
soulève cette clarté propre aux nuits de septembre.
Les bêtes dans un léger bruissement
s'avancent vers l'eau dormante.
Leur pas solide et appuyé entrouvre les grandes herbes
dans un murmure de tiges et de feuilles.
Tremper son corps dans cette eau froide
et régénérer cette force qui palpite dans la poitrine.
Sous les arbres d'une forêt sans nom, le regard
de l'animal absolu et doux à la fois
fixe le silence nocturne à l'infini des bois.

2016

Le dernier grillon

Je ne l'ai pas entendu
Dans la maison, dans les champs
Au creux des herbes au couchant
Au premier soleil apparut.
Je m'en suis juste aperçu
Quelque chose manquait à cette soirée
Un brin de joie, une lumière est supprimée
Et dans mon cœur tout est perdu.
Comme le vol de la mésange
La feuille du tilleul cache l'oiseau,
La période sombre s'ouvre bientôt
Et toi grillon où est ta louange ?
Au centre des prairies fauves, chaudes,
C'est là, la source de ta musique
Elle habite l'espace fantastique,
Elle se libère jusqu'à l'aube.
Dans la nuit noire d'une forêt au repos,
Sous la lune pâle, dernier grillon,
Ta berceuse perdue dans le monde,
Ta voix monte vers les roseaux.
Dans ma tristesse j'ai oublié
Ce chant cosmique venant de la terre,
Cet ancien appel qui te libère
Et la fraîcheur des soirs d'été.

2017

La fleur dans le vent
S'envole vers les près,
Dans sa course doucement
Dit bonjour à l'été.
Dans les champs de grillons
Crépite le soleil.
Par le chant du pinson
Mon amour se réveille.
Folle avoine, belle silène
Dans le réseau transparent
De vos tiges, de vos graines,
La lumière du couchant.
Puis quand le soir tombe,
Les chemins endormis,
Le rossignol dans l'ombre
Se prépare pour la nuit.
Et vers toi mon amour,
Des fruits aux creux des mains,
Je marche jusqu'au jour,
Sur moi l'odeur du foin.

2017

Le petit duc

Un soir de pluie j'ai récolté des fleurs,
Les œillets ne sont pas portés par le vent
Mais les tombées de nuit dans leurs pleurs
Arrosent la terre à leurs emplacements.
J'ai douté avant de les cueillir
Et retenant mon souffle me suis autorisé.
J'ai vu de grosses gouttes s'aplatir
À l'endroit même des tiges sectionnées.
Elle fut brève notre averse
Dans le silence qui enveloppe le jardin,
Le souffle coupé, le cœur à la renverse
Le chant du petit duc s'est élevé soudain.
De ce moment historique
Je garde sur ma peau
La vibration unique
À l'approche de l'oiseau.
Car la bête nocturne
En passant sous l'érable
M'a touché d'une plume
D'un velours impalpable.

2018

Ils ont des arbres fruitiers
mais ne ramassent pas les fruits

Il y avait sur la route sèche, ça et là quelques belles prunes bordeaux, petits sacs de pulpe gorgés de soleil attendant les premiers coups de becs d'un merle ou d'une mésange bleue. L'arbre tendait haut ses bras, le poids des fruits arquait les branches crépitantes. Le soir venant, les cris des enfants se mêlaient au chant vif et heureux des hirondelles, d'autres fruits avaient rejoint le sol, une centaine en tout, et pas une main n'avait ressenti le petit frisson poussé par la joie d'aller ramasser l'un de ces trésors. Pas un enfant ni même un vieillard n'avait porté à sa bouche ces fruits délicieux, gratuits.

Dans une odeur confite d'alcool et d'insectes, les coulures caramélisaient le bitume chaud. Au fil de l'été c'est une boue rouge et noire dans laquelle on marchait avec ignorance, se rendant bon train chez le primeur du coin pour acheter des fruits.

2010

La police c'est la guerre, véritable problème,
Le témoignage hideux d'un monde de fayots
Espéré par ces frères et ces sœurs qui ne s'aiment
Que si l'autre est comme eux du recto au verso.

2019

Le crapaud

La route le mène où frémissent les graminées,
Un espace dans la nuit contre l'immensité du ciel.
Tête baissée, naseaux plongeants, un cheval fatigué
Tourne sa gracieuse encolure, c'est une femelle.
Par la lumière diaphane de la lune invisible
Sa musculature luit comme du cuivre mouillé
Sa croupe, ses cuisses, son ventre sont la cible
Des rayons vaporeux de l'astre immergé.
Sur un sol sableux le crapaud s'avance vers la jument.
Ses doigts un à un s'enfoncent et marquent l'humidité d'une
écriture inconnue.
Deux solitudes se rencontrent dans la plaine
Le cheval tire son orgueil de sa puissance bestiale
Approche son museau du petit animal.

2019

Une explosion d'actions sans lumière,
Le crapaud se déplace sur les chemins.
C'est la nuit, il s'accommode à la terre
La tient en respect, elle satisfait ses besoins.
Toujours la nuit
La rumeur de la source sonde chaque instant
Et le crapaud sans bruit
Avance dans les fleurs qui pleurent dans les champs.
Il ne sait pas quand commence la saison.
C'est l'été, c'est tout.
Et pourtant il fait froid.

2019

Où placer mon corps sur cette terre ?
Pourquoi là plus que là ?

2014

Petit oiseau
j'ai tellement aimé
avec toi
Mercredi dernier
sur ta branche
manger des gâteaux.

Je me rappelle
le goût du chocolat
Et sur ton bec
la poudre de coco.

Ne sommes-nous pas tels les oiseaux des grandes herbes ?
Ils bondissent le soir au centre des prairies
L'agilité de leurs ailes déplace un peu de vent
Ta branche est vivante, notre amour un instant.

2017

Ce soir il y a dans le ciel un immense cercle de nuages,
Un cercle pur et parfait comme un œil,
Du foin coupé à la surface de l'eau flotte comme un écueil.
Chaque soir le papillon trouve un brin d'herbe pour y passer la
nuit.
Quand s'endort la verveine au fond des près,
L'appel tremblant des fleurs enveloppées
S'élançe vers l'infini.

2019

Pour gagner ta confiance
Herbe gelée,
Les grosses fourmis se parlent.
Elles entrent et sortent de la bûche abandonnée,
Leur langage s'écoute,
Elles ne veulent ni du bien ni du mal,
Elles veulent juste se réfugier.

2019

Un jour à aimer

Le vent chaud de l'été couché sur la route
Me poussait vers toi un jour et j'ai vu
Dans la lumière aveuglante du mois d'août
L'ombre de ta main tendue.

Je garde le souvenir de l'or de ton regard.
Comme souvent par le chant des grillons ;
Vagabonde, c'est au croisement de l'eau que tu pars.
J'ai senti sur moi ta respiration.

Les romances de collégiens se frottaient à mon cœur
Et s'ouvrait en moi une fenêtre.
Les martinets criaient au fil des heures
La lente explosion d'un amour à naître.

L'histoire de l'art ne parle pas d'amour,
L'histoire de l'homme non plus.
Mais dans l'histoire de la nuit et du jour,
Par la tendresse immense je l'ai aperçu.

2017

Pour la brûlure du soleil
presque aussi forte que celle de la corde
la prairie réserve ce qu'elle a de plus beau.
Perdu hors du champ, le grillon.
Dans ma main il n'a aucune réaction,
Il y en a déjà deux dans mon jardin,
j'en ramène un troisième.
Certains voient dans leur chant une
mais le dieu de l'amour préfère un.

2019

Deux courants se rencontrent.
Quel sens nos présences, réellement heureuses,
ont eu au fond de cette chambre ?
Un regard circulaire sur la pièce éclaire
ce que je comprends de toi.
Tu es telle un buisson au milieu de la rivière,
captif du sol il tire son pouvoir du sol.
Ta bouche se prête au rire,
deux lèvres saisissent à l'extrême les miennes,
nous enveloppons un monde nouveau
que j'appelle « zone de vérité »,
comme le soleil sur l'herbe
ou cet arbre blanc de lumière resplendissant.
La lumière du passé et du futur,
inventeuse des formes les plus belles et solides.

2022

L'armature de nos maisons ne tiendra pas sous l'effet de la chaleur. La tonalité du feu s'accorde parfaitement avec les villages. Nos gestes seront vains car cet habitant de la terre se nourrit aussi bien d'un bois que d'une œuvre humaine. Une pluie inattendue peut, seule, le renverser.

2022

Chère maison dans la Drôme
Où j'aime tellement être.
Souviens-toi des nuits au bord de l'eau.

2021





DEUX HISTOIRES

I

Un envol de pigeons dans un champ au petit matin. Dans la profondeur du mois d'août, au temps où le ciel vient juste de s'éclaircir, le soleil n'est pas encore là. Il est le promontoire d'un grand reflet bleu, et quand on tourne autour, c'est toute la vallée qui défile en un geste. Alors doucement les réverbères des villages se taisent, ils laissent place à toutes les autres douceurs.

En s'installant près d'un hublot ouvert sur le Ménil et le Ginaye, Julia tombe brusquement amoureuse de l'homme au loin. Depuis dix jours déjà il tourne vers les réverbères, il fait « ses bailles » et ça intrigue Julia qui choisit le hublot comme poste d'observation, appelée par les va-et-vient des ouvriers aux larges épaules. Et tandis que tante Dina marque chacun de ses pots en terre cuite d'une croix noire, notre amie svelte et souple se glisse dans les combles et regarde, regarde, regarde.

Du mystérieux groupe de montagnes, s'échappent tant de sons qu'ils construisent un écho perpétuel. C'est par un soir noir que Julia perçut la torsion infime d'un « je t'aime ». Un seul être était présent dans le jet de lumière jaune. Grand, épaules gigantesques, des mains comme des pattes d'ours, blouson de cuir, bermuda de charpentier, chaussures à crampons, la silhouette crache au sol puis recrache.

Julia dans ses mains en fait autant, la salive coule sur ses doigts, elle l'étale comme une œuvre sur ses paumes et en sent l'odeur piquante, souvent écœurante, ici excitante.

Elle a dû faire un bruit, se cogner le front sur le verre concave. L'homme lève la tête et lui jette un regard colossal aux pieds d'argile.

2021

II

Où vit une histoire quand elle ne sort pas d'une bouche ?
Sûrement qu'elle vit dans la mémoire de quelqu'un, ou qu'elle
reste suspendue à un arbre, ou enfouie sous la terre attendant
qu'un être humain passe, et hop !

La meilleure conteuse que je connaisse est une enfant, elle
n'a pas dix ans, elle sait une quantité inimaginable d'histoires
mais elle est incapable de s'en souvenir dans leur intégralité.
À chaque histoire elle rencontre un point obscur dans lequel
elle se dépatouille, un mur qu'elle franchit grâce à des
improvisations magistrales.

Un jour, alors qu'elle croque un certain fruit, elle perd la voix,
les histoires n'arrivent plus à sortir, un homme qui connaît
bien la forêt lui demande lequel elle a croqué. Bouche ouverte,
sans parole elle dessine rapidement de son doigt sur la terre
une forme ovale que l'homme identifie. C'est un fruit qui
illumine la forêt, il pousse sur un arbre qui ne donne que deux
fruits lumineux dans sa vie, tellement lumineux que les reflets
de la lune s'imaginent être issus de cette lumière. Il emmène
la fillette dans les profondeurs des branches, les feuilles des
sentiers se collent à leurs pieds, l'homme a déjà pris ce chemin.

Emporté par le bruit des plantes dans le vent nocturne, un petit
arbre noir. Le fruit est là, à la pointe d'une branche, au-dessus
d'un étang, son reflet dans l'eau dormante inonde la clairière
comme un soleil. L'homme fait du feu et ajoute encore de la

lumière, la fillette écrit au sol : « C'est le feu le plus lumineux de ma vie ». Dans la paix du soir, les deux sont au bord de l'eau à regarder le ciel.

— À chaque clair de lune les pommes de pin restent ouvertes, c'est là qu'elles se remplissent d'histoires, il y en a toujours une qui passe et hop ! Nous aussi avons besoin d'histoires, on s'en sert tous les jours, on va rester éveillés et guetter.

Une pomme de pin qui a perdu ses amies roule à leurs pieds.

— Petite, lève toi, maintenant grimpe sur la branche et cueille-nous ce fruit.

Autour de la lumière il y a des glissements d'animaux et des yeux scintillants. La fillette est très heureuse d'être en mouvement, elle s'accroche, pose sa main et saisit le fruit.

— Maintenant, mets à sa place la pomme de pin, attache-la avec une mèche de tes cheveux et redescends.

Il lui donne son couteau.

— Pomme de pin, merci, tu nous aides beaucoup, nous allons recueillir tes histoires et les lancer au monde.

La fillette est de plus en plus contente, elle se tient droite dans la nuit qui finit. Oui, déjà les gouttes du matin se rassemblent un peu partout où elles le peuvent.

— Mange-le en entier maintenant.

En déglutissant la dernière bouchée, la jeune fille parle à l'envers : « ? l'í† ενιημόμ ευρ ». L'homme ne peut pas s'empêcher

de rire, c'est pour ça qu'il met ses mains dures sur sa bouche. Ils restent là sans mot dire, sans rien faire, simplement à regarder une pomme de pin fixée à l'arbre qui n'est pas le sien. Soudain il porte l'enfant fatiguée sur son dos, il commence à marcher et rit de temps en temps car il aimerait bien qu'elle reparle, juste comme ça, pour rire encore.

Le matin est là, le soleil est bien haut et l'homme a encore une chose à faire. Dans la prairie déjà crépitante de sauterelles le ciel a déposé des fleurs par milliers.

— Fais un bouquet pour ta voix, pour tes mots. Prends les fleurs que tu aimes, ce sont elles les plus belles.

En quelques instants, l'enfant revient, les bras chargés de fleurs.

— Merci monsieur, tu es pierre et tu es oiseau. Mots, voilà pour vous ! Voix, voilà pour toi !

Elle pose les fleurs sur l'eau, à genoux elle boit et aspire un reste de lumière de nuit flottant à la surface. Sous l'ombre chaude des peupliers elle dit tout bas : « Ma première histoire sera celle de Notre-Dame-Qui-Défait-Les-Nœuds ». L'homme suit les mains de la jeune fille qui se mettent à faire les nœuds de ses chaussures.

— C'est Notre-Dame-Qui-Défait-Les-Nœuds. Si tu lui fais confiance, mais pas confiance comme ça, vraiment confiance, alors dans le secret elle défait un par un tous les nœuds de ton cœur, de ton corps et de ta vie ; les nœuds qui obstruent le passage du bien. Tous ces petits tracas qui t'étouffent sans que tu t'en aperçoives, elle, tranquillement, ramène la vie à sa primordiale et essentielle fonction : être éveillé dans la joie du mouvement sur cette terre ; tes mains, tes pieds, tout.

Aime ou aimé

Ça fait du vent, ça donne le nord et si tu soulèves une pierre, il y aura toujours un animal en dessous.

2021



Un immense remerciement à Dorine Galliot et Stéphane
Corcoral pour leur aide sur la relecture et la maquette.



**CE LIVRE, TIRÉ
À QUATRE CENTS
EXEMPLAIRES ET
IMPRIMÉ SUR LES
PRESSES DEUX-PONTS
(ISÈRE), RASSEMBLE
QUARANTE TEXTES
ET POÈMES ÉCRITS
POUR LA PLUPART
ENTRE 2017 ET 2021.
CERTAINS FURENT
PUBLIÉS EN 2018
AUX ÉDITIONS ISOLA
DANS UN OUVRAGE
INTITULÉ *DES
PETITES FLEURS*.**



© Aymeric Hainaux
ISBN : 979-10-699-9963-3
Éditions Isola – Isola Records
Dépôt légal deuxième trimestre 2023
Conception graphique : Aymeric Hainaux

